Document generated on 06/04/2025 8:55 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Généalogie du manque d'air

Marc-André Durocher

Number 137, May 2013

Le parfum

URI: https://id.erudit.org/iderudit/69147ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Durocher, M.-A. (2013). Généalogie du manque d'air. *Moebius*, (137), 119–124.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Marc-André Durocher

Généalogie du manque d'air

François sans narines saigne du nez à l'infini Papa et tu frappes dans le mur quand mon grand frère saigne à mort et tu demandes à laver ton fils quand il cesse de respirer et tout le monde pleure imagine François de cinq pommes sans narines dans tes bras sauvages qui essuient leur fils car tu es le seul qui a le droit de passer tes mains sur son corps parce que tu es le seul à ne pas avoir songé qu'il devenait laid puisque son corps d'enfant est impossible pour les autres sauf pour ceux qui vont embaumer laver décorer plus tard ils devront empêcher la nature de leur monter à la tête comme à chaque enfant dont ils remplissent les corps de poussières alors ils traiteront la mort de François comme un nettoyeur traite un débardeur mais pour l'instant tu laves les clavicules et le poids du manque d'air et les plaques du manque de peau et tu ne fermes pas ses yeux et tu le serres contre ta peau et tu ne le laves plus tu restes là avec lui pour savoir apprendre gagner mentir improviser un moment ensemble à l'abri comme dans la chambre sous les draps dans le ruisseau les courants dans la pouponnière le bruit et dans le parc la nuit des lumières à sa fête tu avais mis un gâteau sur la table à pique-nique juste à côté du gant de baseball et maintenant tu le serres et tu le serres aussi fort que possible pour ne plus jamais serrer un autre de tes fils de la même manière et tu frappes dans le mur et alors le mur éclate les gens explosent la paperasse lévite la tuyauterie noie l'étage le toit est ouvert et rien ne se touche et tout bascule se fracasse concassé

à l'ombre entre vous et le mur entre le mur et le couloir et rien ne survit à l'extérieur de la baignoire de François sans narines qui ne saigne plus du tout contre ta poitrine

*

Papa c'est ton tour ce soir Philippe mon frère était là avant moi et vingt ans plus tard ils nous disent de venir alors Philippe va tout de suite vers toi et on me dit de venir ailleurs alors je parle à un médecin et tout est vide autour de moi le verre la lumière le vert des murs la salle et les fenêtres l'extérieur je crois que je suis en train de perdre le contrôle de mes lèvres et un médecin me dit qu'il peut te ramener tu paniquerais retomberais aurais peur tu aurais mal tu aurais de la peine alors je suis le plus vieux et c'est ma décision le médecin est convaincant Papa il est bon même si tu voulais aller jusqu'au bout il est très fort et il me fait peur parce que je sais que si tu reviens tu retomberas alors Philippe est avec toi et je dis au médecin que je comprends et je perds le contrôle de mes lèvres alors je mords et je lui dis que je comprends alors il faudra faire ce qu'il faut faire et je sais ce que je dois faire alors je perds le contrôle de mes lèvres et je lui demande si tu m'entends et il dit que tu m'entendras encore un instant et il me dit que tu ne sentiras rien alors Philippe et moi on est restés là à te tenir le front et tout est vide autour de moi encore

*

Philippe nos champs de bataille quand l'altitude n'existe plus et que nos chandails se gonflent d'air chaud sur la trappe en hiver et tu me mets tes doigts collants dans la face et tu me demandes de te détacher quand je t'attache pour toujours après le lit de Papa parce que je n'en peux plus de toi et on court sur la chaîne de rochers vers le centre de la rivière même si Papa a peur qu'on meure le cou brisé sur une

pointe mais on court bien et alors plus vieux même quand je te cogne je t'aime avec ma peau sèche et quand je te serre pour te faire exploser la tête je te serre longtemps et tu me fais sursauter imbécile tu manques de classe alors je te cours après pour te tuer trouver des manières de te tuer même quand tu fais pitié je ne sais plus quoi faire avec toi et tu descends les mains vers le fond du trou et déposes Papa et je te serre encore plus fort et je te dis que rien ne peut nous faire la même chose qu'à tout le monde et je suis le seul qui a le droit de te tuer alors tu dois vivre et continue donc à mentir je sais que tu as mal partout imbécile ressaisis-toi tu manques tout tu passes à côté tu contournes pour ne pas faire face alors je te cours après sur le terrain de notre maison à Chertsey et tu fais l'avion en riant comme un âne et je ne peux pas courir après toi quand tu fais l'âne tu sais que mes jambes ne suivent plus tu te rappelles j'ai couru pour te tuer encore mais Papa s'est mis en travers de nous et a recommencé à nous attraper quand on montait aux arbres les cèdres et les fourmis sous l'écorce on se disait qu'on était bien et qu'il fallait tuer le monstre qui habitait sous la neige et on a érigé un fort de glace assez épais pour y dormir on y a caché les stalactites qui tombaient du toit de la maison c'était nos plus beaux trésors et je te serrais contre moi avant de dormir

*

Nathan mon fils quand il suffit de pointer du doigt pour faire apparaître le monde et que tout converge dans la baignoire de la pieuvre arc-en-ciel la canne à pêche de plastique et les étoiles en éponge bleues et vertes reproduisent le ruisseau et le remous lorsque je retire l'eau et ensuite je te prends mon fils dans mes bras dans une serviette comme une poche et te dépose sur la petite table et je joue à souffler de l'air froid sur ton corps et tu rigoles et redemandes qu'on joue à souffler de l'air froid sur ton corps jusqu'à ce que tout recommence et que les jours

s'empilent les uns sur les autres dans la baignoire les mains sur ta peau fragile et laver comprendre habiter vieillir retomber sur mes genoux lorsque les murs se tordent autour de nous et la pieuvre arc-en-ciel nous garde de mourir et tu me gardes de mourir et je te garde de mourir entre les parois du sanctuaire de François sans narines vingt ans plus tard

*

Philippe excuse-moi parce que même si je serre les poings je ne peux pas tenir bien ferme les pentes glissantes tu sais que je retiens notre traîneau les doigts plantés jusqu'à la terre et je ne lâche pas mais aujourd'hui entre mes doigts les fuites tu t'écoules aujourd'hui je n'arrive pas à joindre nos rives alors je répète la cérémonie du manque d'air avec toi nous sommes vivants en marge nous perdons la tête mais tu devrais plonger les doigts jusqu'à la terre et t'agripper contre l'hiver et tu n'as pas appris à te tendre seul à temps et lorsqu'il faut te tendre j'aperçois ma silhouette autour de ton corps j'aperçois ma barricade et je m'excuse de ne pas t'avoir appris à ériger le fort de glace de ne pas t'avoir dit les secrets de Papa entendus en cachette le matin de tes douze ans et de ne pas t'avoir cru et de ne pas te croire et de ne pas t'avoir dit non quand tu voulais que je t'aide et d'avoir pris tout ce qu'il y avait à respirer d'air pour nous deux quand j'ai explosé les branches du cèdre les mauvaises herbes qui bordent notre rivière et je m'excuse de ne pas t'aimer sans limites comme je le devrais mes promesses sont cruelles et creuses elles t'emprisonnent hors du monde à l'intérieur de toi je m'excuse de ne pas être un père pour toi de n'être que ton frère de n'être qu'un camarade d'épaule à épaule alors je te porte sur mon dos je prends tous les risques je parle j'invente retiens repars reviens recommence à m'interposer j'impose mon corps sur la ligne de la mort pour l'isoler au loin réussir à dévier le courant je m'érige au centre de la rivière je descends du dernier rocher de la chaîne de rochers et je fragmente les courants sur mes cuisses j'espère qu'à la nage tu profites du calme de l'eau derrière mon dos pour le reste de nos vies

*

François mon frère un météore un cratère indélébile étranger tu traverses les jours à bord des photos retrouvées à bord de mon fils je comprends notre père et le nœud creusé qui change tout et la part de nous tous ces secousses permanentes les tremblements répétés dans nos paumes comme les tiennes mon frère l'espace qui demeure autour de mon corps trop mince pour rendre étanche ton souvenir mon frère je ne suis pas assez calme pour apparaître vraiment me tenir là les pieds dans tes pieds tout a fini par se perdre ici je n'ai que des retailles et reconstruire un navire reconstruire un portrait et inscrire la traversée de nos noms des branches qui retombent rejoignent retournent à ta vie toujours toi lorsque je regarde par les histoires de Papa et toi François tu restes mon frère et je m'inquiète à rebours

*

Papa il n'y a nulle part où aller courir se réfugier partout je fais le tour et je reviens au même endroit je respire ce qui s'effrite ce qui fond ce qui a toutes les formes peu importe le sentier la route je me rends encore à ce lieu où il n'y a nulle part pour fermer l'œil la gorge se resserre autour de la voix les parois le gonflement de la langue nulle part nos empreintes ne sont perceptibles au corps nu sous les planches mouillées de notre maison de feu encore la course de Philippe et François à la nage jusqu'à la rive des apparitions de spectres couche par couche de la rivière nulle part pour inspirer proprement même lorsque je dors pour être inconscient dans mon corps lorsque la pénombre se présente la pénombre m'absorbe jusqu'au centre des organes où le cancer du sang de François couche par couche devient ton cancer des poumons jusqu'au centre de ce qui nous reste de tête à Philippe et à moi jusqu'à mon propre fils à cheval sur mes genoux cuisses épaules et sur mon dos le poids m'allège, des jeux de mains, des révélations, des discussions jusqu'au sommeil bientôt, une tradition de champs de bataille jusqu'à la moelle écrasée par la pression de Nathan à cheval sur

mon dos, Papa, j'aime quelqu'un qui ne reproduit pas les erreurs, je n'ai pas le temps de te parler d'elle, Nathan nous appelle en canon rapide, trouve des cachettes pour que la noirceur n'entre pas, prévoit chaque ombre une à une, couche par couche, il respire comme un roi, à la sortie enfin de notre montagne de mort.